



LE TUEUR DE CEDRIC ANGER

Un homme d'affaires dont la tête est mise à prix, impressionnant Gilbert Melki rongé par l'angoisse, convient des modalités de son assassinat avec le tueur Grégoire Colin, grand et rare comédien. L'enjeu du film est la rencontre entre ces deux tempéraments opposés, l'un gagné par une ultime fureur de vivre, l'autre plombé par une introversion quasi somnambulique.

Le tueur erre dans les rues, l'hôtel et le restaurant : il plane à l'horizontal. L'homme d'affaires prend de la hauteur dans la tour de son travail, ou bien s'enfonce dans des sous-sols sordides en quête de drogue : hors du foyer, il s'agite à la verticale. Mais, au cours de l'histoire, la victime entraîne le tueur dans son chemin de vie jusqu'à ce que ce dernier élargisse sa vision de l'existence, laissant entrevoir des changements possibles dans sa vie jusque là réglée comme un métronome ; parmi ces changements, l'amour du prochain est le plus prometteur.

L'ambiance emprunte au thriller américain : musique omniprésente ; image sombre et glacée, construite sur une architecture droite et sans âme (*Collatéral* de Michael Mann) ; atmosphère du doute qui hante toute l'œuvre (*Point limite zéro* de Richard Sarafian) ; errance de solitaires en mal d'amour (*Taxi driver* de Martin Scorsese).

Si l'ambiance très stylisée témoigne d'une cinéphilie de la part du réalisateur, ancien critique aux Cahiers du cinéma, le fond manque un peu d'épaisseur et on tourne un peu en rond à force d'être bercé : on attend la secousse qui ne vient pas, jusqu'à une fin trop prévisible. L'œuvre souffre d'un maniérisme trop lourd par rapport au manque d'action et à la minceur de l'intrigue. Tout de même, la rencontre des êtres abandonnés apporte la belle idée de la délivrance : l'un va trouver l'apaisement ; l'autre la dignité, anti-chambre de l'amour.